

Les courtisans se regardèrent ; c'était décidément une faveur marquée. On entendit une petite rumeur au bout de la galerie. Mademoiselle de Freyberg se trouvait mal.

—La grande maîtresse devrait bien apprendre aux filles d'honneur à se guérir de leurs évanouissements ; cette mode insupportable des vapeurs nous vient de France. Je ne connais rien de plus *ennuyeux*, ajouta la princesse, et puis c'est une habitude très fatigante !

Pendant ce temps le comte jouait et gagnait comme un novice. Son altesse le félicita de son triomphe, et ce fut sa main qu'elle prit pour rentrer dans ses cabinets.

Le lendemain, madame Sibylle donna ses ordres pour une grande promenade ; la fantaisie lui était venue d'aller visiter les ruines du vieux château. On parlait beaucoup d'un ermite dont la sainteté se répandait à dix lieues à la ronde ; il passait pour un prophète, pour une sorte de Saint-Antoine. Pendant toute la route qu'elle fit à cheval, elle retint le comte de Hauenzern à côté d'elle ; dans les sentiers étroits il n'y avait place que pour eux deux ; bientôt ils devancèrent le reste de la suite qui, accoutumée à ces sortes de privilèges, se tint en arrière jusqu'à ce qu'on la rappelât. La princesse avait juré que, dans ce tête à tête l'amoureux timide parlerait malgré lui. Elle mit donc en usage tout l'arsenal de sa coquetterie, et jamais général d'armée ne déploya une tactique plus savante ; elle l'entourra de mille réseaux, elle se représenta comme une *bonne femme*, puis comme une *femme malheureuse*, fatiguée du poids de la grandeur, puis comme une femme *incomprise*. Il lui manquait un ami, elle n'avait que des courtisans indignes de l'apprécier, des courtisans qui la jugeaient mal, qui la croyaient légère et coupable peut-être parce qu'elle était triste et qu'elle voulait se distraire, parce qu'elle cherchait elle, pauvre princesse, un bras pour s'appuyer, un cœur noble pour la *comprendre*, une âme franche pour la deviner.

Le jeune homme devint rouge comme une cerise. Elle essaya de parler, il rougit encore ; enfin une larme tomba de ses yeux, et il murmura si bas qu'on l'entendait à peine :

Oh ! madame, vous êtes admirable ; acceptez mon sang et ma vie.

Enfin, il avait parlé !

Bien entendu que mademoiselle de Freyberg était là par ordre. Elle comprit de loin ce qui se passait, mais elle ne se trouva pas mal, parce qu'on ne se trouve pas mal toutes les fois qu'on souffre. Elle enfirma sa douleur, on l'observait, et malgré son innocence, son instinct de femme lui donna la force de ne pas augmenter le succès de sa rivale en y joignant ses pleurs.

Arrivée au pied des ruines, la princesse descendit de cheval.

— Quelqu'un peut-il nous conduire au révérend ermite, Mesdames ? Habite-t-il la salle des chevaliers, ou s'est-il construit une cabane dans la cour ?

— Mademoiselle de Freyberg est sa favorite, répondit le grand-maréchal, elle pourra guider son altesse.

— Est-il vrai, Mademoiselle, que vous connaissiez le bon père ?

— Il me reçoit avec bienveillance, Madame.

— Pourrez-vous lui annoncer mon arrivée ?

— Si son altesse l'ordonne, je vais...

— Je serai charmée d'être présentée par vous, mademoiselle de Freyberg, vous êtes une jolie introduitrice.

— Oh ! madame, présentée !

— Oui, certainement. Il y a des instants dans la vie où nous ne sommes toutes que des femmes.

La jeune fille salua interdite et pénétra dans les ruines. Madame Sibylle s'assit sur un pan de mur et permit à tout le monde d'en faire autant. Le comte de Hauenzern, perdu dans son bonheur, se tenait debout auprès d'elle. A peine faisait-il attention aux spectateurs intéressés qui l'entouraient

— Elle m'aime, se disait-il, elle m'aime !

Et il serrait sur sa poitrine le gant brodé et à frange d'or que la coquette lui avait laissé prendre. Il oubliait alors qu'elle était princesse et ne se rappelait que sa passion. Après un quart d'heure d'attente, la fille d'honneur reparut.

— Eh bien ! Mademoiselle, nous commençons à désespérer de votre retour, et nous allions envoyer savoir si quelque géant ou quelque monstre ne s'était pas présenté à vos regards, dans la grotte du puissant enchanteur. Quelles nouvelles apportez-vous ?

— En vérité, Madame, je n'ose les répéter.

— Ah ! ah ! votre message est donc peu court. N'importe, je puis tout entendre, je n'ai pas coutume de m'effrayer même des oracles. Parlez.

— Et bien ! Madame, voici les propres expressions du solitaire :

« Dites à Sibylle que je ne veux pas la recevoir aujourd'hui. Je ne pourrais pas répondre à ses questions. Mais dans un mois, jour pour jour, heure pour heure, qu'elle revienne ; je lui apprendrai ce qu'elle désire savoir. D'ici là je prierai pour elle. »

La princesse se troubla un peu de cette réponse, elle réfléchit un instant ; ses yeux se tournèrent comme involontairement vers le comte de Hauenzern. Chacun l'examinait en silence, jamais elle n'avait semblé si pressée de plaire.

— Dans un mois ! reprit-elle enfin à voix basse et lentement, dans un mois ? oh ! je reviendrai.

[A CONTINUER.]